

Père Pedro

Fondateur de l'association
Akamasoa à Madagascar

Les pauvres nous ouvrent la porte du ciel

TEXTE : FANNY CHEYROU
PHOTOS : ÉRIC FLOGNY POUR PANORAMA

Sous ses airs à la Hemingway, le Père Pedro Opeka rayonne d'une humilité et d'un cœur énormes. Avec son association Akamasoa – « Les bons amis », en malgache – ce prêtre lazariste redonne leur dignité à des milliers d'exclus : en vingt-sept ans, pas moins de treize villages ont été construits près de la capitale de Madagascar. Moïse des temps modernes, il nous guide dans un français aux accents argentins vers l'expérience « dénudée » de Noël.

Il y a dix ans, vous livriez un magnifique témoignage aux lecteurs de *Panorama*.

Comment allez-vous aujourd'hui, Père Pedro ?

À Madagascar, on a l'habitude de dire « Ça va ». Et je le dis volontiers. Mais je traverse une épreuve difficile. La mort d'une de mes coéquipières les plus proches, qui s'est fait assassiner. Mademoiselle Honorine était malgache, on l'a retrouvée un dimanche matin dans un caniveau, à dix mètres de sa maison. Elle qui a donné sa vie pour la justice dans ce pays. Son enterrement à Akamasoa a été merveilleux. Toute la nuit, les villageois ont chanté des hymnes à son hommage. Nous sommes partis au petit matin,

après la messe, avec le corps d'Honorine, pour l'enterrer à la campagne. Nous étions sept mille ! Des enfants et des jeunes, surtout. Ils lui ont fait l'au-revoir qu'elle méritait. Cette femme, d'une beauté et d'une organisation extraordinaires, a été tuée à 47 ans. Fauchée par le mal, par un de ses compatriotes. Nous avons déposé plainte, car nous devons trouver l'assassin.

Madagascar a beaucoup changé en dix ans ?

Ce qui est arrivé à mademoiselle Honorine arrive de plus en plus souvent dans les grandes villes de l'île. Lorsque je suis arrivé, en 1970, on pouvait se promener n'importe où, à n'importe →

→ quelle heure. Aujourd'hui, l'extrême pauvreté, la perte des valeurs et la drogue locale font beaucoup de ravages, surtout chez les jeunes.

Même chez ceux que vous accueillez à Akamasoa ?

Nous scolarisons treize mille jeunes, c'est la mission d'Akamasoa. Nous essayons de leur donner des repères, un objectif de vie. Mais le chemin est long pour leur faire comprendre qu'on ne vit pas juste pour vivre. À Madagascar, les jeunes en âge de travailler cherchent un boulot, mais tout est fermé, tout est compliqué. Il faut passer des examens et être le meilleur. Sur des milliers de jeunes, on écarte tous ceux qui n'ont pas le niveau. Pourtant, ceux-là aussi veulent faire quelque chose de leur vie.

Vous pensez que c'est la perte de but qui explique la violence ?

Le mal n'a aucune excuse. On peut souffrir, être malmené, mis au ban de la société, mais rien ne justifie la violence, rien !

Vous avez des ennemis à Madagascar ?

Le *rongony*, cette drogue qu'on peut trouver partout fait des ravages. Elle rend nos jeunes fous. Dans les villages, je leur dis : si vous prenez ça, vous êtes des morts ambulants, des cadavres qui marchent, vous démissionnez de votre responsabilité. Car la chose la plus grande que Dieu nous a donnée, c'est la responsabilité de notre vie, et celle des autres. Lorsque je suis sous l'emprise de la drogue, je ne reconnais ni mon père, ni ma mère, ni mon frère. Aucun pays ne peut transmettre ses valeurs ancestrales, évangéliques et humaines de manière automatique. Il faut beaucoup de persévérance. C'est pour cela qu'on est aujourd'hui déboussolés lorsqu'on voit tous ces jeunes, en Europe comme en Afrique, qui se droguent.

On voit Madagascar comme une île immense où les différents peuples sont reliés par des terres sauvages d'une beauté inattendue... C'est resté cela, malgré la violence ?

C'est un beau pays ! C'est resté cette terre à la biodiversité très riche. Les montagnes, la côte, le Sud... Mais aujourd'hui, être témoin de la pauvreté des hommes qui l'habitent m'éloigne de la beauté de cette île. Depuis l'indépendance, le 26 juin 1960, alors que toutes les îles autour de Madagascar n'ont cessé de s'enrichir, l'être humain s'est appauvri ici malgré toute la richesse des sous-sols. D'après la Banque mondiale, 92 % de Malgaches subsistent aujourd'hui avec moins de deux dollars par jour. Quand je suis arrivé, en 1970, c'était 35 % de la population qui vivait sous le seuil de pauvreté.

Être accepté en terre malgache, ça ne s'est pas fait du jour au lendemain...

Être dans un nouveau pays, c'est recommencer à vivre. J'ai été reçu en ami, en frère. Mais je ne serai jamais malgache. Eux me disent : « Tu es l'un d'entre nous. » Alors, je réponds merci de tout cœur. Mais je sais que je ne suis qu'un invité. C'est le seul chemin pour passer sur cette terre de façon positive, puisque notre vie est limitée.

[Bio express]

1948

Naissance en Argentine

1970

Premier séjour à Madagascar

1972

Études de théologie à l'Institut catholique de Paris

1975

Ordonné prêtre à Buenos Aires
Curé de la paroisse de Vangaindrano, à Madagascar, pendant quatorze ans

1989

Création d'Akamasoa, association aidant les villageois pauvres de Madagascar

Comment est née votre association Akamasoa ?

Il y avait ces pauvres sous les ordures de la décharge d'Andranitra et dans les rues de la capitale. J'étais impuissant, malgré des années de ministère. Un jour, j'ai vu un enfant se battre avec un rat pour manger. C'était un petit être humain qui se battait... Ce soir-là, ne pouvant pas dormir, je me suis mis à genoux sur mon lit et j'ai dit : mon Dieu, aide-moi à faire quelque chose pour ces pauvres. Le lendemain, j'y suis revenu et ma vie a basculé. J'avais 41 ans, j'ai réalisé qu'il fallait entrer dans une nouvelle étape de ma vie de prêtre.

J'étais venu parmi les pauvres, maintenant il fallait y rester. Partager avec eux les mêmes douleurs et les mêmes risques. Le choléra, la peste, le paludisme, toutes les maladies d'hygiène. Aller plus loin encore. Vivre avec eux dans la décharge et commencer un nouveau combat.



Devant un tel chantier, par quoi commence-t-on ?

Par construire une maison au cœur de la décharge... Je me suis entouré des bonnes volontés que je rencontrais. Dès le début, nous étions convaincus que la dignité humaine était inséparable de trois choses : un toit, un travail, une éducation. J'étais affaibli, la vie était dure, l'eau contaminée. Mais j'ai compris ceci : c'est quand vous êtes faible que Dieu vous appelle. Ce n'est pas quand vous êtes fort, déterminé, que vous croyez à 100 % en vous et en la vie. Non, c'est quand vous êtes physiquement, spirituellement, moralement à genou. « Avance en eau profonde », dit-on. Là, il n'était plus question de rester dans les mots.

Vous avez eu foi dans le collectif !

C'est le « nous » qui a créé une oasis de bonheur sur une décharge. Nous avons construit Akamasoa sur la souffrance, la douleur, la division et l'insulte.

Et vous avez tenu parole. Akamasoa, née en 1989, accueille aujourd'hui vingt-cinq mille personnes dans vos villages et scolarise plus de dix mille enfants.

C'est peut-être le respect de la parole qu'ont d'abord vu mes frères. Lorsqu'ils ont compris que je restais avec eux, ils ont commencé à croire. Jusque-là, ils disaient oui à mon aide par politesse, mais ils pensaient au fond d'eux : « Au premier problème, il partira. » L'amour et la parole

d'amour ne peuvent être désincarnés. Si Jésus s'est incarné sur terre, c'est parce que l'humain est important pour Dieu. En chacun de nous, il y a l'image du Créateur, l'étincelle divine, les traces du ciel. Il y a Dieu.

Depuis quarante-six ans, vous vous donnez corps et âme à ce peuple. Pourquoi Madagascar ?

C'est le souffle de l'Évangile qui m'a mené ici. Lorsque j'ai vu la lettre du supérieur général indiquant qu'on avait besoin de missionnaires à Madagascar, j'ai dit : « Je pars ! » Je n'ai pas choisi cette île en particulier. Mais c'est certain qu'étant prêtre de Saint-Vincent de Paul, cela avait un sens. Il est le premier à avoir envoyé des missionnaires sur cette terre.

On se demande ce qui, dans votre enfance, vous a donné ce tempérament si déterminé.

Je suis le numéro deux d'une fratrie de sept frères et sœurs, et le premier garçon. Mon père m'emmenait travailler avec lui sur les chantiers pendant les vacances, les week-ends et les jours fériés. J'ai appris le métier de maçon dès l'âge de neuf ans. À 17 ans et demi, je me souviens avoir construit avec mon père une maison pour une famille pauvre en Argentine.



C'est ce savoir-faire qui, plus tard, vous a donné l'audace de construire des villages entiers sur une décharge ?

Les mains, c'est essentiel ! Chaque être humain devrait avoir un métier manuel. On ne peut vivre que d'idées. Les idées sont importantes, mais Dieu nous a donné des mains. Il faut savoir rester en relation avec la matière. Lorsqu'on a construit les maisons pour Akamasoa, j'avais un regard concret, je n'ai pas eu à faire appel à des ingénieurs.

→ **Vous n'avez jamais été intimidé par les pauvres ?**

Les pauvres nous ouvrent la porte du Ciel. Ils sont la pierre angulaire de l'Église. Pourtant, ils m'ont mené en pirogue, en bateau à voile, à moteur, à l'énergie solaire, à tout ce que vous voulez. . . J'ai été trompé, volé, malmené, trahi. Aujourd'hui, j'ai 68 ans et je suis blessé de par-tout. J'en ai vu prendre l'aide matérielle, mais pas le message central qu'est l'amour. Amener du travail, des écoles, des soins, c'est nécessaire et urgent. Mais n'oubliez pas – et j'insiste ! – que tout cela a été amené par passion. Ne prenez pas seulement le bâtiment, prenez aussi l'amour avec lequel il a été construit. Malgré les déceptions, je suis debout et j'y crois. Nous avons pris la bonne direction et je suis d'une gratitude infinie envers toutes les personnes qui nous aident dans cette aventure.

Dieu a voulu que nous soyons de couleurs et de langues différentes, mais un seul peuple.

Comment cohabitent les diverses religions de Madagascar ?

Pour le moment, il y a une vraie cohabitation. Les grandes religions prêchent l'amour et la miséricorde de Dieu : judaïsme, christianisme et islam. Cependant, nous ne sommes pas vaccinés contre les extrémismes, l'équilibre est fragile. Le virus du fanatisme peut venir de n'importe où, au moment le moins attendu. Il peut inoculer la haine, endoctriner nos jeunes, le peuple. C'est abominable qu'au nom d'une religion on puisse tuer. La seule religion qui soit, c'est celle de l'amour. Si tu aimes, tu peux faire tout ce que tu veux, disait saint Augustin. Car par amour, tu ne peux faire le mal. Aimer, c'est tout le contraire. C'est donner sa vie pour celui qu'on aime.

« Où sont passés les poètes, les philosophes et les prêtres... », demandiez-vous il y a dix ans dans *Panorama*. Vous les avez trouvés ?

Je les cherche encore ! Mais, en dix ans, il y en a eu au moins un : le pape François. Cet homme est en train de révolutionner la façon de vivre l'Évangile. Il ne veut plus d'hypocrisie. Il ne veut plus d'« apparaître » comme chrétien, mais d'« être » de tout cœur chrétien. On arrive à l'époque de la sincérité, de la vérité. Ce pape, bien qu'il soit le premier évêque de tous les évêques, nous montre le chemin en renonçant à tant de prestige. Il rejette les apparences de puissance et de savoir. Car le vrai savoir, c'est servir. Le vrai pouvoir, c'est encore servir.

Avec François, vous partagez aussi la même culture argentine...

Culture de la spontanéité et de l'imprévu... L'Évangile n'est pas quelque chose qu'on étudie et qu'on suit à la lettre. La vie, ce sont ces jours qui se suivent, celui qui vient est toujours plus inattendu que celui écoulé. Comment fixer à l'avance la Providence, le dessein de Dieu, et fermer les portes à ceux qui veulent aller au large ? Nous ne sommes personne pour agir ainsi. L'amour de Dieu ne s'arrête nulle part, sa sagesse n'a pas de frontière, la fraternité de l'Évangile est sans limite ! Alors, quand vous entrez là, vous êtes l'homme le plus libre du monde. Tout en acceptant vos imperfections, vous devenez un frère. Un frère qui anime, qui bat la musique, un chef d'orchestre. Chacun son instrument, son secret. Et de l'ensemble sort l'harmonie.

Vous parlez de « prendre le large ». Vos parents l'ont fait pendant la Seconde Guerre mondiale en fuyant la Slovaquie pour l'Argentine, où vous êtes né. Avec quel regard voyez-vous les exilés de notre époque ?

Nous sommes tous des réfugiés. Tous de passage sur Terre. Qui sait ce que nous prépare le changement climatique ? Qui sait si l'Europe ne devra pas un jour déménager en Afrique ? C'est la Terre même qui appartient aux humains, pas les pays. Il est temps que nous comprenions



davantage que si l'on naît dans un lieu, ce n'est qu'un hasard. Les frontières, c'est une invention ; elles sont vouées à disparaître, même si j'ignore dans combien de siècles. Regardez comme la France est devenue l'Europe. Ce sera un jour le cas du monde entier.

L'Argentine, les Andes, c'est la terre de la révélation ?

Lorsque j'ai vu la pauvreté des Indiens Mapuches - « hommes de la terre », littéralement - dans les Andes, c'est vrai, cela a été une confirmation. On considère la mission de prêtre comme quelque chose qui tombe du ciel, mais c'est faux ! C'est par le peuple que nous sommes choisis, ce n'est pas parce que nous avons été meilleurs que d'autres. Il ne faut rien sacraliser. Nous l'avons trop fait dans l'Église, tout était centré sur les prêtres. Regardez tous

ces cas de pédophilie : ce sont des prêtres ! Et nous, on souffre parce qu'on n'échappe pas à l'amalgame : « Tous les mêmes ».

Comment avez-vous vécu l'Année de la miséricorde qui vient de se terminer ?

François nous a poussés, évêques, prêtres et chrétiens, à nous interroger : sommes-nous vraiment le visage de la miséricorde de Dieu ou ne sommes-nous que la loi et la colère de Dieu ? Cette année a fait tant de bien et ses fruits vont continuer de grandir, je remercie le pape. Dieu seul sait combien de réconciliations se sont faites à travers le monde, combien de personnes sont revenues à la communauté chrétienne.

Vos mains usées heurtent la table en bois quand vous parlez ainsi : on sent la passion. À moins que ce ne soit la colère ?

→

→ Une colère qui réveille ! Pas une colère qui méprise. Je me demande pourquoi nous sommes si lents à comprendre ces vérités évangéliques, pourquoi nous nous cramponnons à des coutumes d'un autre siècle. L'homme n'a aucune chance de fixer Dieu dans un passé. Aucune colle ne peut fixer Dieu. Il est libre pour l'éternité.

On entre dans la période de l'Avent...

Que peut-on attendre de bon aujourd'hui ?

On peut tout attendre de bon ! Si la force de Dieu est son humilité et son amour, celle de l'homme est son orgueil et son arrogance. Préparons-nous, en cet Avent, à l'union des deux. À nous ouvrir à cette part de Dieu en nous. Cette attente n'est autre que la réception d'un message. Le Christ est déjà venu. L'Avent est une commémoration, un rappel, car l'être humain oublie tout. Alors, rappelle-toi ce Dieu qui a voulu que nous soyons hommes, de couleurs et de langues différentes, mais un seul peuple.

Vous donnez l'impression d'avoir gardé la joie spirituelle d'un enfant ?

C'est cela qui m'a ouvert les portes du cœur d'un autre pays. Quand j'arrive dans un village, les enfants courent vers moi, ils m'accompagnent partout, à tel point que j'ai du mal à voir les travaux et les ouvriers, parce que j'ai plein d'enfants autour de moi. Et s'il arrive que je me mette en colère contre un adulte, les enfants ne prennent jamais la fuite, ils restent près de moi. Ils se disent : « Si le Père est en colère, c'est que cet homme-là doit le mériter » *[éclat de rire]*. Les enfants ont des ondes spéciales pour capter l'amour. En cela, nous sommes tous appelés à être enfants de Dieu.

C'est comment, Noël à Madagascar ?

Très simple. Il y a beaucoup de chants, de musique, de joie, de tableaux vivants, de pièces de théâtre... et très peu de richesses matérielles. C'est le plaisir de se saluer à la fin de la messe et la joie du souvenir vivant. ■

Nous remercions le Père André Marie, qui œuvre pour Akamasoa depuis plus de vingt ans, de nous avoir permis de rencontrer le Père Pedro pour cette « Conversation ».



